

**DENIS  
DIDEROT**

CECI N'EST  
PAS UN CONTE

Denis Diderot

**Ceci n'est pas un conte**

«Public Domain»

**Diderot D.**

Ceci n'est pas un conte / D. Diderot — «Public Domain»,

# Содержание

CECI N'EST PAS UN CONTE	6
Конец ознакомительного фрагмента.	10

## Denis Diderot

### Ceci n'est pas un conte

Ce conte se trouve dans la *Correspondance* de Grimm, sous la date d'avril 1773; mais il y est incomplet. Il y manque l'histoire de Tanié et de la Reymer, et la fin de l'histoire de M<sup>lle</sup> de La Chaux.

M. A. – A. Barbier (*Dictionnaire des Anonymes*) a supposé que Diderot, en attribuant à M<sup>lle</sup> de La Chaux la traduction des «premiers essais de la métaphysique, de Hume (ci-après p. [321](#))» et des *Essais sur l'entendement humain* (p. [328](#)), avait été trompé par sa mémoire. Il n'en est rien. Diderot a seulement, comme toujours, donné à l'ouvrage de Hume, traduit par M<sup>lle</sup> de La Chaux, un titre trop général. Il s'agit ici des *Political discourses*, formant la deuxième partie des *Essays*. La première traduction de cette partie (*Essais sur le commerce, le luxe, l'argent*, Amsterdam, 1752, 1753, in-12; Paris et Lyon, in-12) est bien de M<sup>lle</sup> de La Chaux. Elle contient seulement sept des seize discours de Hume, avec des réflexions du traducteur. L'abbé Le Blanc et ensuite Mauvillon ne publièrent leurs travaux sur le même ouvrage qu'en 1754. La traduction de M<sup>lle</sup> de La Chaux des *Essais économiques* de Hume a pris place dans le tome XV de la *Collection des principaux économistes*. M<sup>lle</sup> de La Chaux mourut en 1755.

## CECI N'EST PAS UN CONTE

Lorsqu'on fait un conte, c'est à quelqu'un qui l'écoute; et pour peu que le conte dure, il est rare que le conteur ne soit pas interrompu quelquefois par son auditeur. Voilà pourquoi j'ai introduit dans le récit qu'on va lire, et qui n'est pas un conte, ou qui est un mauvais conte, si vous vous en doutez, un personnage qui fasse à peu près le rôle du lecteur; et je commence.

Et vous concluez de là?

– Qu'un sujet aussi intéressant devait mettre nos têtes en l'air; défrayer pendant un mois tous les cercles de la ville; y être tourné et retourné jusqu'à l'insipidité: fournir à mille disputes, à vingt brochures au moins, et à quelques centaines de pièces de vers pour ou contre; et qu'en dépit de toute la finesse, de toutes les connaissances, de tout l'esprit de l'auteur, puisque son ouvrage n'a excité aucune fermentation violente, il est médiocre, et très-médiocre.

– Mais il me semble que nous lui devons pourtant une soirée assez agréable, et que cette lecture a amené...

– Quoi! une litanie d'histoires usées qu'on se décochait de part et d'autre, et qui ne disaient qu'une chose connue de toute éternité, c'est que l'homme et la femme sont deux bêtes très-malfaisantes.

– Cependant l'épidémie vous a gagné, et vous avez payé votre écot tout comme un autre.

– C'est que bon gré, mal gré qu'on en ait, on se prêle au ton donné; qu'en entrant dans une société, d'usage, on arrange à la porte d'un appartement jusqu'à sa physionomie sur celles qu'on voit; qu'on contrefait le plaisant, quand on est triste; le triste, quand on serait tenté d'être plaisant; qu'on ne veut être étranger à quoi que ce soit; que le littérateur politique; que le politique métaphysique; que le métaphysicien moralise; que le moraliste parle finance; le financier, belles-lettres ou géométrie; que, plutôt que d'écouter ou se taire, chacun bavarde de ce qu'il ignore, et que tous s'ennuient par sottise vanité ou par politesse.

– Vous avez de l'humeur.

– À mon ordinaire.

– Et je crois qu'il est à propos que je réserve mon historiette pour un moment plus favorable.

– C'est-à-dire que vous attendrez que je n'y sois pas.

– Ce n'est pas cela.

– Ou que vous craignez que je n'aie moins d'indulgence pour vous, tête à tête, que je n'en aurais pour un indifférent en société.

– Ce n'est pas cela.

– Ayez donc pour agréable de me dire ce que c'est.

– C'est que mon historiette ne prouve pas plus que celles qui vous ont excédé.

– Hé! dites toujours.

– Non, non; vous en avez assez.

– Savez-vous que de toutes les manières qu'ils ont de me faire enrager, la vôtre m'est la plus antipathique?

– Et quelle est la mienne?

– Celle d'être prié de la chose que vous mourez d'envie de faire. Hé bien, mon ami, je vous prie, je vous supplie de vouloir bien vous satisfaire.

– Me satisfaire!

– Commencez, pour Dieu, commencez.

– Je tâcherai d'être court.

– Cela n'en sera pas plus mal.

Ici, un peu par malice, je toussai, je crachai, je développai lentement mon mouchoir, je me mouchai, j'ouvris ma tabatière, je pris une prise de tabac; et j'entendais mon homme qui disait

entre ses dents: «Si l'histoire est courte, les préliminaires sont longs...» Il me prit envie d'appeler un domestique, sous prétexte de quelque commission; mais je n'en fis rien, et je dis:

«Il faut avouer qu'il y a des hommes bien bons, et des femmes bien méchantes.

– C'est ce qu'on voit tous les jours, et quelquefois sans sortir de chez soi. Après?

– Après? J'ai connu une Alsacienne belle, mais belle à faire accourir les vieillards, et à arrêter tout court les jeunes gens.

– Et moi aussi, je l'ai connue; elle s'appelait M<sup>me</sup> Reymer.

– Il est vrai. Un nouveau débarqué de Nancy, appelé Tanié, en devint éperdument amoureux. Il était pauvre; c'était un de ces enfants perdus, que la dureté des parents, qui ont une famille nombreuse, chasse de la maison, et qui se jettent dans le monde sans savoir ce qu'ils deviendront, par un instinct qui leur dit qu'ils n'y auront pas un sort pire que celui qu'ils fuient. Tanié, amoureux de M<sup>me</sup> Reymer, exalté par une passion qui soutenait son courage et ennoblissait à ses yeux toutes ses actions, se soumettait sans répugnance aux plus pénibles et aux plus viles, pour soulager la misère de son amie. Le jour, il allait travailler sur les ports; à la chute du jour, il mendiait dans les rues.

– Cela était fort beau; mais cela ne pouvait durer.

– Aussi Tanié, las de lutter contre le besoin, ou plutôt de retenir dans l'indigence une femme charmante, obsédée d'hommes opulents qui la pressaient de chasser ce gueux de Tanié...

– Ce qu'elle aurait fait quinze jours, un mois plus tard.

– Et d'accepter leurs richesses, résolu de la quitter, et d'aller tenter la fortune au loin. Il sollicita, il obtint son passage sur un vaisseau du roi. Le moment de son départ est venu. Il va prendre congé de M<sup>me</sup> Reymer. «Mon amie, lui dit-il, je ne saurais abuser plus longtemps de votre tendresse. J'ai pris mon parti, je m'en vais. – Vous vous en allez! – Oui... – Et où allez-vous?... – Aux îles. Vous êtes digne d'un autre sort, et je ne saurais l'éloigner plus longtemps...»

– Le bon Tanié!..

«– Et que voulez-vous que je devienne?...»

– La traîtresse!..

«– Vous êtes environnée de gens qui cherchent à vous plaire. Je vous rends vos promesses; je vous rends vos serments. Voyez celui d'entre ces prétendants qui vous est le plus agréable; acceptez-le, c'est moi qui vous en conjure... – Ah! Tanié, c'est vous qui me proposez...»

– Je vous dispense de la pantomime de M<sup>me</sup> Reymer. Je la vois, je la sais...

«– En m'éloignant, la seule grâce que j'exige de vous, c'est de ne former aucun engagement qui nous sépare à jamais. Jurez-le-moi, ma belle amie. Quelle que soit la contrée de la terre que j'habiterai, il faudra que j'y sois bien malheureux s'il se passe une année sans vous donner des preuves certaines de mon tendre attachement. Ne pleurez pas...»

– Elles pleurent toutes quand elles veulent.

– «... Et ne combattez pas un projet que les reproches de mon cœur m'ont enfin inspiré, et auxquels ils ne tarderont pas à me ramener.» Et voilà Tanié parti pour Saint-Domingue.

– Et parti tout à temps pour M<sup>me</sup> Reymer et pour lui.

– Qu'en savez-vous?

– Je sais, tout aussi bien qu'on le peut savoir, que quand Tanié lui conseilla de faire un choix, il était fait.

– Bon!

– Continuez votre récit.

– Tanié avait de l'esprit et une grande aptitude aux affaires. Il ne tarda pas d'être connu. Il entra au conseil souverain du Cap. Il s'y distingua par ses lumières et par son équité. Il n'ambitionnait pas une grande fortune; il ne la désirait qu'honnête et rapide. Chaque année, il en envoyait une portion à M<sup>me</sup> Reymer. Il revint au bout... de neuf à dix ans; non, je ne crois pas que son absence ait été plus longue... présenter à son amie un petit portefeuille qui renfermait le produit de ses vertus et de

ses travaux... et heureusement pour Tanié, ce fut au moment où elle venait de se séparer du dernier des successeurs de Tanié.

– Du dernier?

– Oui.

– Il en avait donc eu plusieurs?

– Assurément.

– Allez, allez.

– Mais je n'ai peut-être rien à vous dire que vous ne sachiez mieux que moi.

– Qu'importe, allez toujours.

– M<sup>me</sup> Reymer et Tanié occupaient un assez beau logement rue Sainte-Marguerite, à ma porte. Je faisais grand cas de Tanié, et je fréquentais sa maison, qui était, sinon opulente, du moins fort aisée.

– Je puis vous assurer, moi, sans avoir compté avec la Reymer, qu'elle avait mieux de quinze mille livres de rente avant le retour de Tanié.

– À qui elle dissimulait sa fortune?

– Oui.

– Et pourquoi?

– C'est qu'elle était avare et rapace.

– Passe pour rapace; mais avare! une courtisane avare!.. Il y avait cinq à six ans que ces deux amants vivaient dans la meilleure intelligence.

– Grâce à l'extrême finesse de l'une et à la confiance sans bornes de l'autre.

– Oh! il est vrai qu'il était impossible à l'ombre d'un soupçon d'entrer dans une âme aussi pure que celle de Tanié. La seule chose dont je me sois quelquefois aperçu, c'est que M<sup>me</sup> Reymer avait bientôt oublié sa première indigence; qu'elle était tourmentée de l'amour du faste et de la richesse; qu'elle était humiliée qu'une aussi belle femme allât à pied.

– Que n'allait-elle en carrosse?

– Et que l'éclat du vice lui en dérobaient la bassesse. Vous riez?.. Ce fut alors que M. de Maurepas<sup>1</sup> forma le projet d'établir au nord une maison de commerce. Le succès de cette entreprise demandait un homme actif et intelligent. Il jeta les yeux sur Tanié, à qui il avait confié la conduite de plusieurs affaires importantes pendant son séjour au Cap, et qui s'en était toujours acquitté à la satisfaction du ministre. Tanié fut désolé de cette marque de distinction. Il était si content, si heureux à côté de sa belle amie! Il aimait; il était ou il se croyait aimé.

– C'est bien dit.

– Qu'est-ce que l'or pouvait ajouter à son bonheur? Rien. Cependant le ministre insistait. Il fallait se déterminer, il fallait s'ouvrir à M<sup>me</sup> Reymer. J'arrivai chez lui précisément sur la fin de cette scène fâcheuse. Le pauvre Tanié fondait en larmes. «Qu'avez-vous donc, lui dis-je, mon ami?» Il me dit en sanglotant: «C'est cette femme!» M<sup>me</sup> Reymer travaillait tranquillement à un métier de tapisserie. Tanié se leva brusquement et sortit. Je restai seul avec son amie, qui ne me laissa pas ignorer ce qu'elle qualifiait de la déraison de Tanié. Elle m'exagéra la modicité de son état; elle mit à son plaidoyer tout l'art dont un esprit délié sait pallier les sophismes de l'ambition. «De quoi s'agit-il? D'une absence de deux ou trois ans au plus. – C'est bien du temps pour un homme que vous aimez et qui vous aime autant que lui. – Lui, il m'aime? S'il m'aimait, balancerait-il à me satisfaire? – Mais, madame, que ne le suivez-vous? – Moi! je ne vais point là; et tout extravagant qu'il est, il ne s'est point avisé de me le proposer. Doute-t-il de moi? – Je n'en crois rien. – Après l'avoir attendu pendant douze ans, il peut bien s'en reposer deux ou trois sur ma bonne foi. Monsieur, c'est que c'est une de ces occasions singulières qui ne se présentent qu'une fois dans la vie; et je ne veux pas qu'il ait un

---

<sup>1</sup> En 1749, M. de Maurepas, encore ministre de la marine, remit à Louis XV un mémoire dans lequel il développait les moyens d'ouvrir, par l'intérieur du Canada, un commerce avec les colonies anglaises. Ce projet fut adopté par la suite, et Maurepas le vit exécuté avant sa mort. (Br.)

jour à se repentir et à me reprocher peut-être de l'avoir manquée. – Tanié ne regrettera rien, tant qu'il aura le bonheur de vous plaire. – Cela est fort honnête; mais soyez sûr qu'il sera très-content d'être riche quand je serai vieille. Le travers des femmes est de ne jamais penser à l'avenir; ce n'est pas le mien...» Le ministre était à Paris. De la rue Sainte-Marguerite à son hôtel, il n'y avait qu'un pas. Tanié y était allé, et s'était engagé. Il rentra l'œil sec, mais l'âme serrée. «Madame, lui dit-il, j'ai vu M. de Maurepas; il a ma parole. Je m'en irai, je m'en irai; et vous serez satisfaite. – Ah! mon ami!..» M<sup>me</sup>

## **Конец ознакомительного фрагмента.**

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.